

TOURNÉE DANS LA PROVINCE DE CONSTANTINE (1).

I.

DE CONSTANTINE A SÉTIF.

Quand on quitte Constantine pour se rendre à Sétif, on remonte la vallée de l'Oued Roumel. La route, tracée sur la rive gauche de la rivière, côtoie une infinité de contreforts qui, jusqu'au village européen d'El-Atmania rétrécissent considérablement la vallée. Après avoir dépassé ce village, on entre dans une gorge d'un aspect sauvage et sinistre ; c'est un chaos de rochers arides, aux formes bizarres et d'une couleur plombée, qui semblent suspendus et menacent sans cesse de tomber sur les voyageurs. La route, exécutée par nos troupes depuis quelques années, est taillée en corniche au-dessus du lit du Roumel. Autrefois, on contournait la montagne par un chemin sans limites bien arrêtées, coupant des ravins souvent impraticables en hiver, gravissant des côtes excessivement raides et serpentant à travers champs. Telle était, du reste, la nature de tout chemin arabe. Il n'y avait ni fossés, ni remblais, ni ponceaux ; ce que nous désignons par travaux d'art était complètement inconnu alors.

La masse rocheuse qui domine des deux côtés dans ce passage difficile se nomme Djebel Grous. Elle s'évase brusquement, les montagnes se reculent à droite et à gauche et, sans qu'on soit préparé à cette transition, on découvre tout-à-coup devant soi les immenses plaines qui s'étendent sans interruption jusqu'au-delà de Sétif. A droite, en sortant de la gorge du Djebel Grous, sont les ruines de la Zaouïa de Sidi Hamana

(1) M. L. Féraud, interprète de l'armée, a rassemblé dans ce travail les observations qu'il a recueillies dans une tournée où il accompagnait M. le général de division Périgot, commandant supérieur de la province de Constantine, et dont voici l'itinéraire : Sétif, Bordj, Msila, Hodna, Barika, Biskra, Aurès, Khenchela, Nememcha, Tebessa, Soukahrass, Bône, Guelma, Constantine. — *N. de la R.*

qui se distinguent par une teinte rougeâtre très-prononcée. Les Arabes, qui ont des légendes pour tout, racontent que ce marabout fit jaillir la source d'eaux chaudes dite Hammam Grous, pour faciliter pendant l'hiver, les ablutions religieuses de ses disciples trop frileux. Mais ces naïfs conteurs de légendes ne s'aperçoivent point que les nombreux vestiges qui entourent la source et sont les restes d'un ancien établissement thermal romain donnent un démenti sans réplique à leurs traditions fabuleuses.

Les plaines des Oulad Abd-en-Nour, vaste tribu dont nous allons traverser le territoire, sont complètement dépourvues de végétation arborescente et s'élèvent doucement de l'est à l'ouest, jusque vers Sétif qui est le point culminant. Elles sont légèrement ondulées, sauf dans les parties qui se rattachent aux chaînes de montagnes limitrophes, au nord et au sud, où les pentes sont alors plus accentuées.

Du côté nord, le système orographique est sans grand caractère. Le Djebel Grous, que l'on voit d'abord, est un piton décharné, brûlé par le soleil et sans la moindre apparence de terre végétale ; cependant la tradition nous dit que les arbres de cette montagne, que les indigènes ont fait disparaître par leur incurie et leur imprévoyance, fournissaient jadis des bois de charrue et des montants de tente aux habitants du pays. Viennent ensuite les hauteurs du Sidi Mçaoud qui n'offrent point d'escarpement brusque et s'élèvent progressivement en présentant des terres de culture jusqu'à leur sommet. Elles continuent, pour ainsi dire, la plaine, dont on ne distingue de ce côté ni le commencement ni la fin.

Vers le sud, se déploie le rideau de montagnes du Djebel Tafrent ; enfin, pour clore cette perspective, on voit à l'horizon la silhouette du Djebel Tenoutit. En résumé, le territoire de la grande tribu des Oulad Abd-en-Nour peut se diviser en deux zones soumises à des influences climatiques bien distinctes et, par conséquent, d'un aspect tout différent : le Tell et les Sebakh, séparés par le système du Tafrent, puis, beaucoup plus à l'ouest, par le Tenoutit. Ces deux montagnes sont en quelque sorte au centre de la tribu.

Le Tell, dans sa partie la plus élevée, vers le nord, prend le nom de Seraouat, pays de haute culture; c'est la région fertile par excellence. En été, il y règne continuellement des vents modérés qui ne cessent de rafraîchir la terre en arrêtant les rayons du soleil qui sont brûlants dans la plaine. En hiver, l'air y est vif et même très-froid. Au mois de janvier, le thermomètre descend souvent jusqu'à 6° au-dessous de zéro. Les orages et la grêle y sont fréquents. La neige s'y maintient parfois pendant plusieurs jours. La partie basse du Tell, qui est marquée par le cours de l'oued Mordj Hariz, est marécageuse et souvent submergée.

Les Sebakh, *terrains salsugineux* que les indigènes nomment aussi bled el-Hamia, la *région chaude*, consistent en des plaines très-basses, jadis exclusivement réservées au parcours des bestiaux et aux campements d'hiver.

Quand on pénètre dans les Sebakh, l'œil est attiré par une perspective grandiose et imposante. Vers le sud, derrière Aïn Soultan, on aperçoit une succession de montagnes présentant des découpures bizarres que la pensée n'imaginerait pas. Ce sont les crêtes parfois neigeuses des Oulad bou Aoun, des Oulad Soultan et les massifs qui entourent Batna. Puis, à l'extrémité occidentale, comme pour faire opposition aux teintes vaporeuses de l'horizon, paraît le lac salé de Chott Saïda, éclatant de blancheur et brillant comme un miroir au soleil.

Les Sebakh sont généralement couverts de touffes de Guettouf (*atriplex halimus*); Chih (*artemisia herba Alba*); Halfa (*stipa tenacissima*);

on voyait jadis dans ces prairies immenses, dans ces landes herbeuses, paître de grands troupeaux de moutons, des bœufs nombreux, mais surtout une race de chevaux renommée. Depuis l'occupation française, ces conditions se sont bien modifiées. Les cultures se sont accrues dans de grandes proportions; les terrains en friches de la plaine ont été remués par la charrue et, peu à peu, la sécurité et la confiance qui la suit, s'augmentant, les tentes ont suivi les charrues, la *Mechta* a été construite et de nouveaux douars se sont créés de ce côté.

Les transmigrations qui se sont produites à toute époque ont mis une extrême confusion dans la généalogie de chacune des familles qui composent la tribu des Oulad Abd-en-Nour. Beaucoup de ces familles, aimant à orner leur filiation avec plus ou moins de fantaisie, prétendent venir de l'Orient ou du Maroc (1); ces noms leur paraissent avoir plus d'harmonie et constituer des titres de noblesse. Mais il est constant que la masse de cette population provient de familles kabiles du Jurjura, des Chaouïa de l'Aurès ou d'Arabes sahariens qui, d'après la tradition, seraient venues se fixer dans ce pays du temps du marabout Sidi Yahya, dont nous aurons occasion de parler plus loin. Leur physionomie est, du reste, parfaitement distincte; les premiers sont généralement blonds, aux yeux bleus et à la peau blanche, les autres ont le type saharien, c'est-à-dire le teint brun, la peau bronzée.

Avant la domination française, les Oulad Abd-en-Nour étaient nomades, c'est-à-dire que vivant sous la tente, ils n'avaient pas de demeure fixe. Selon les exigences du moment, de la saison ou de leurs intérêts, ils transportaient le campement tantôt dans le nord sur les hauts plateaux, tantôt dans les basses plaines des Sebakh. Dès que les terres des Seraouat étaient ensemencées, que les froids commençaient à se faire sentir, ils abattaient les tentes et poussaient devant eux les troupeaux. La crainte de représailles suffisait pour éloigner des champs abandonnés les bestiaux des tribus voisines. Ces émigrations périodiques obligeaient les Oulad Abd-en-Nour à entretenir de nombreux chameaux pour le transport des tentes et des bagages. Depuis que la domination française a fait goûter aux populations de l'Algérie les bienfaits de la paix et de la sécurité, la manière de vivre des Oulad Abd-en-Nour s'est modifiée très-sensiblement. Ce qui frappait naguère en traversant les plaines qui séparent Constantine de Sétif, c'était

(1) L'origine marocaine est surtout invoquée par les tribus kabiles dont un assez grand nombre disent venir de *Saguit-el-Hamra* (la rigole rouge), cette grande ligne de fond qui limite le Maroc au Sud. — *N. de la R.*

l'absence de l'homme, le pays avait l'aspect d'une vaste solitude ; mais aujourd'hui de nombreuses habitations se voient de toutes parts. Dans chaque fraction on a commencé à construire des mechta ou gourbis couverts en chaume, pour abriter quelques laboureurs laissés dans les Seraouat auprès des cultures ; puis l'utilité de ces mechta ayant été appréciée, elles se sont multipliées avec rapidité. Un grand nombre de familles ont renoncé à la vie nomade pour se fixer définitivement sur un point, et leur exemple a été imité dans toute la tribu. La mechta qui ressemble un peu à nos chaumières, n'est pas un campement d'hiver comme le nom pourrait le faire supposer ; et le temps n'est pas éloigné où ces agglomérations de gourbis pourront prendre le nom de villages, car on voit déjà quelques groupes de maisons parfaitement construites, bâties en maçonnerie de chaux et plâtre et couvertes en tuiles. Dans les hauts plateaux, partout où il existe une fontaine ou un ruisseau et dans les Sebakh partout où il a été possible de creuser des puits ou de curer les anciens puits romains retrouvés, s'élèvent des hameaux susceptibles de prendre une certaine extension.

En tout cela, les indigènes n'ont été que les imitateurs de nos hardis colons Européens. En effet, les établissements agricoles créés par Messieurs Rimbert, Hérand, Gassiot, de Tourdonnet, etc. ; les nombreuses plantations qu'ils ont faites autour de leurs fermes sont aujourd'hui comme autant de charmantes oasis qui reposent l'œil du voyageur européen, peu habitué à traverser de vastes plaines dénudées comme celles des Oulad Abd-en-Nour. Autrefois, dans ces immenses solitudes, on ne voyait qu'un seul arbre : c'était une aubépine que nos troupiers nommèrent le chiffonnier de la route de Sétif, parce qu'il était en effet couvert de chiffons, sortes d'ex-votos placé là par la superstition des indigènes.

Avant de décrire le pays qui reste à parcourir pour arriver à Sétif, ajoutons quelques mots sur les mœurs des habitants des Oulad Abd-en-Nour, sinon l'une des principales tribus, au moins l'une des plus vastes de la province de Constantine, puisque son territoire a une superficie d'environ 200,000 hectares et

une population de 24,000 habitants. La polygamie y est assez répandue, les gens riches ont jusqu'à trois et même quatre femmes. Assez généralement, les deux sexes se marient quand le jeune homme a atteint l'âge de quinze à vingt ans et la jeune fille de douze à quatorze. Si les parents agréent la demande et sont d'accord sur le chiffre de la dot, le mariage se conclut immédiatement et assez souvent, sans consulter la jeune fille. Au jour indiqué, les amis du mari vont chercher la future épouse et la conduisent avec des cris de joie, des chants et au bruit de la poudre. En arrivant à sa nouvelle demeure, la mariée est aspergée à plusieurs reprises avec de l'eau que jettent sur elle les vieilles femmes du douar, afin de la purifier. Puis, on lui présente du beurre, dont elle doit oindre les montants de la tente ou de la mehta, pour attirer la bénédiction divine sur son ménage. La durée des fêtes qui ont lieu à l'occasion d'une noce est subordonnée à la fortune des nouveaux mariés. Ces mariages précoces et les fatigues de la vie domestique, arrêtent presque toujours le développement de la femme et la vieillissent avant l'âge. Arrivée à cette période de décrépitude où elle ne peut plus concevoir, elle est entièrement délaissée et traitée parfois avec une telle brutale tyrannie, qu'on se prend à regretter que ces pauvres êtres n'aient pas contre les mauvais traitements la protection légale que la loi Grammont assure aux animaux. Dans les familles aisées, la femme ne sort pas de la tente ou de la mehta, ses occupations se bornent aux soins intérieurs du ménage, à tisser des burnous, des haïks ou des tapis. Mais dans la basse classe, sa position est très-précaire : la plus grande part aux travaux lui est dévolue; à elle de porter les plus lourds fardeaux, de moudre le grain, de travailler dans les champs, soigner les chevaux et les bestiaux, et d'aller chercher de l'eau, souvent à de grandes distances. La femme ne prend jamais part au repas du mari ou de ses fils, elle les sert et mange ensuite ce qui reste. Naturellement très-jaloux, les hommes traitent leurs femmes avec brutalité et barbarie sur le moindre soupçon d'infidélité. Les aventures galantes et les enlèvements de femmes mariées ne sont cependant pas rares. Quand le mariage n'est pas dissous par le divorce, il en résulte toujours des haines in-

vétérées qui se traduisent par des vengeances et des rixes sanglantes de famille à famille. Aussitôt qu'une femme est accouchée on en donne avis aux parents et aux amis. Si le nouveau-né est un garçon, chacun s'empresse d'aller féliciter le père, mais si c'est une fille, la mère seule reçoit les compliments des voisines. La circoncision de l'enfant, qui a lieu habituellement lorsqu'il a atteint l'âge de six à huit ans est encore une occasion de fêtes. Quand le moment est venu, que tout est préparé pour cette solennité, on place sur la tente qui abrite la famille une perche au bout de laquelle flotte un linge quelconque qu'ils nomment *raia*, c'est-à-dire un *signe*, un *drapeau* qui tient lieu de lettre de convocation. A ce signal, les amis apportent leur offrande à l'enfant et viennent prendre part au festin. Les femmes se réunissent en même temps, vont à une certaine distance du douar et remplissent de terre un plat dans lequel doivent tomber les quelques gouttes de sang que fera couler la circoncision. L'opération achevée, elles rapportent cette terre imbibée de sang dans le trou où elle a été prise. Lorsque tout le monde est arrivé, une vieille femme décroche le drapeau placé sur la tente et va se mettre à quelques pas; alors commencent les courses à cheval et les coups de fusil; chaque cavalier, cherchant à montrer son adresse, s'approche du drapeau que la vieille femme agite constamment avec la perche et essaie de l'enlever avec le canon de son fusil, qu'il décharge en même temps.

L'enfant qui appartient à une famille aisée est envoyé à l'une des écoles de la tribu. Là, il apprend à réciter des prières ou à psalmodier quelques passages du Coran. Cette instruction est tout-à-fait insignifiante, car on trouve dans les douars peu d'individus capables de lire ou d'écrire une lettre. Les familles peu fortunées confient à leurs enfants la garde des bestiaux. On voit souvent près des troupeaux, des bambins d'une dizaine d'années, vêtus de loques insuffisantes pour garantir la décence, galoper avec une hardiesse incroyable sur des chevaux sans selle ni bride. Cet exercice les habitue de bonne heure au cheval et ils arrivent de cette manière à faire plus tard d'excellents cavaliers. Ils grandissent ainsi dans les champs jusqu'au moment

où ils sont en état de conduire la charrue. Telle devait être l'éducation des Numides qui les premiers ont habité ce pays. Les jeunes filles restent auprès de leurs mères, apprennent à faire la cuisine qui consiste à apprêter le couscous, à tourner la meule pour moudre le grain, tisser des burnous, des felidj pour faire les tentes et vont enfin chercher de l'eau à la fontaine.

Pour les funérailles, il se passe des scènes également dignes d'attention. Dès que le malade a rendu le dernier soupir, ceux qui l'entourent donnent des marques extérieures d'affliction en poussant des cris. Les femmes se déchirent la figure et appellent sans cesse celui qui n'est plus. Après avoir lavé le corps, on l'enveloppe dans un linceul et on le transporte presque immédiatement à sa dernière demeure. Il y a quelques années, me trouvant en tournée dans la tribu, j'assistai aux derniers moments du kaïd Si Magoura, qui succombait à une maladie de poitrine. La veille de sa mort, nous étions venus dresser nos tentes non loin de sa demeure et nous pûmes assister à toutes les cérémonies funèbres qui eurent lieu à cette occasion. A neuf heures du soir, Si Magoura expirait; aussitôt, des cris déchirants se firent entendre. La cour de la mechta était pleine de monde, hommes et femmes confondus, se lamentant et frappant à coups redoublés sur des plateaux en tôle ou en cuivre. On eût dit que les animaux eux-mêmes prenaient part à ces marques d'affliction : les chiens, les bœufs et les moutons mêlaient leurs cris à ceux des hommes. Si Magoura était étendu sur son lit (des nattes, des tapis et des matelas), un grand réchaud où brûlait du benjoin était placé à ses côtés; de nombreuses bougies éclairaient la chambre mortuaire. Les lamentations se firent entendre toute la nuit. Au point du jour, plus de deux cents individus, venus de tous les points de la tribu, arrivaient pour prendre part au *Nedab*, c'est-à-dire pleurer le mort, faire son éloge. Les serviteurs du kaïd, les vêtements déchirés et en désordre, avaient la poitrine serrée avec des cordes, ils s'étaient maculé la figure avec de la boue et de la suie, avaient mis des sacs et toutes sortes de guenilles sur leurs têtes; les femmes surtout s'étaient égratignées et avaient le front et les joues entièrement déchirés et ensanglantés.

Dans la matinée, le cadavre fut transporté au cimetière. Un homme monté sur un mulet, tenait devant lui le corps qui avait été ficelé sur deux perches en guise de civière; de nombreux cavaliers suivaient silencieusement le cortège funèbre. Le lendemain, le cheval de Si Magoura, harnaché et équipé, portant en outre les armes et les vêtements de luxe du défunt, était promené au milieu du douar; une sorte de danse macabre s'organisa, la plupart des assistants formèrent un grand cercle, marchant comme dans une ronde, dont le centre était occupé par le cheval. Alors un improvisateur entonna un chant funèbre dans lequel il faisait l'éloge du défunt. Après chaque strophe, la ronde se remettait en mouvement et l'on répétait en chœur le refrain que cadencait un tambour lugubre. Voici la traduction de ce chant :

« O vous qui montez de grand chevaux,
Où allez-vous, si pressés?
Marcheriez-vous à l'ennemi?
Par Dieu, je viens me renseigner.
Est-il vrai que l'homme aimé n'est plus;
Quelle est la cause des cris que j'entends?
Verse des larmes, ô toi qui te lamentes,
Sur cet homme bien-aimé,
L'illustre parmi les guerriers. »

Cette cérémonie se renouvelle pendant huit jours, pendant lesquels tous ceux qui se présentaient pour faire leurs compliments de condoléance étaient nourris et hébergés. Au bout de ce temps, une quarantaine de taleb se réunirent à la Mechta pour prier et lire le Koran. Cette dernière cérémonie a pour but de racheter les fautes du défunt; c'est ce qu'ils nomment la *Fedoua*.

Autrefois, quand un homme avait été assassiné, les membres de sa famille ne se lavaient, ne lavaient leurs vêtements et ne coupaient leur barbe et leur cheveux que lorsque le meurtre avait été vengé. Les jeunes gens s'entouraient la tête avec une corde enduite de goudron, afin de se rappeler sans cesse qu'ils avaient une *vendetta* à exercer.

Dans les familles riches ou de noble origine (douaouda), les

remmes prennent le deuil, c'est-à-dire qu'elles portent des vêtements noirs pendant quelque temps.

Les habitants de cette tribu, de même que leurs voisins croient aux revenants et à tous les mauvais génies que l'imagination orientale a inventés. Les marabouts leur confectionnaient des talismans pour les rendre invulnérables, éloigner d'eux les maladies ou les rendre heureux en amour. Leurs amulettes ont aussi la propriété de conjurer l'influence du mauvais œil. Si les chiens aboient la nuit d'une manière lugubre, ou que les corbeaux, en nombre impair, s'envolent du côté gauche, il n'en faut pas davantage pour tirer des augures néfastes ou faire renoncer à un projet, suspendre ou différer un voyage.

Quand un cadavre a été inhumé, ils aplanissent avec soin les terres qui entourent la tombe, puis ils reviennent le lendemain examiner si cette terre s'est fendillée, ou si elle porte les empreintes de quelque animal. Si le sol est resté intact, c'est signe que Dieu accorde sa miséricorde au défunt. Si le contraire a lieu, ils font des aumônes et renouvellent leurs prières.

Les Arabes ont la mauvaise habitude de mettre leurs cadavres dans des fosses qui, souvent, ont moins d'un demi-mètre de profondeur ; pratique éminemment pernicieuse aux époques d'épidémie comme celle qui a récemment affligé le pays. Il arrive donc qu'au bout de quelques jours, le cadavre se trouve souvent à découvert. Ils disent, dans ce cas, que la terre a *craché* le mort, parce qu'il est maudit et qu'elle ne veut pas être brûlée avec lui. Les talcb exploitent toutes ces absurdités, qui leur procurent toujours quelques bénéfices. On les appelle pour écrire des versets du Koran que l'on place sur le front ou dans la main du mort ; s'il est permis de le dire, ils lui donnent un sauf-conduit pour le faire entrer dans l'autre monde.

A peu près à moitié chemin de la route de Constantine à Sétif, on voit une de ces Koubba ou chapelles funéraires connues vulgairement parmi les Européens sous le nom du Marabout. C'est le tombeau de Sidi Mohammed ben Yahya qui, selon la légende du pays, fut le fondateur de la tribu actuelle des Oulad Abd-en-Nour. Ce marabout, comme on doit bien le penser, n'est pas sans avoir sur son compte un certain nombre de fables plus ou

moins fantastiques. La chambre dans laquelle il est enterré a environ cinq mètres carrés; cette construction est surmontée d'une coupole lourde et massive, à base heptagonale, donnant à l'ensemble de l'édifice une hauteur de cinq à six mètres. Autour des murs règne un soubassement en faïences vernies. Au milieu des deux arceaux faisant face au nord et au sud sont deux petites croisées garnies de barreaux de fer. Sur le mur à droite en entrant, se trouve une inscription tumulaire en caractères arabes peints à fresque, dont voici la traduction.

O toi qui es arrêté devant notre tombe,

Ne t'étonnes pas de notre état.

Hier nous étions comme toi, demain

Tu seras comme nous (1).

Attenant à la chambre sépulcrale existe une autre chambre plus vaste et également carrée, dont la toiture en tuiles creuses est supportée par deux colonnes antiques. Cette pièce sert de salle d'école.

Les terres qui s'étendent à l'ouest étaient et sont encore couvertes de tombes. C'est le cimetière le plus renommé de la contrée; on y apporte des cadavres de très-loin. Les environs sont pleins de silos que l'on comptait naguères par milliers. Mais la création toute récente des mechta ou hameaux, près desquels les indigènes aiment à semer leurs grains, a fait abandonner les silos de Mamra (nom donné à l'établissement funéraire de Sidi-Yahya), qui sont maintenant effondrés ou comblés pour la plupart. C'était autrefois le grenier et le magasin de la tribu. Le territoire de la Zaouïa de Sidi-Yahya était inviolable, on n'y avait à craindre ni les voleurs, ni même l'invasion des tribus ennemies. Dès qu'un silo était rempli de grains, on plaçait à la surface un papier sur lequel était inscrit le nom du dépositaire. La dalle bouchait ensuite l'orifice du silo qu'on recouvrait de terre.

A côté de la Zaouïa était le douar des Rettaba, c'est-à-dire des

(1) Il existe au Musée d'Alger, sous le n° 53, un marbre tumulaire provenant du cimetière des Oulama, où la même sentence est gravée à la suite de la profession de foi musulmane. — *N. de la R.*

gardiens des silos. Quarante familles composaient ce douar. Elles labouraient aussi les terres dépendant de l'établissement religieux en qualité de khemas ou fellah. Les Rettaba avaient, non-seulement la surveillance des silos, mais devaient aussi enfermer eux-mêmes le grain qu'on leur portait et l'extraire quand le dépositaire le réclamait. Pour cette dernière opération, ils percevaient une mesure de grain par silo vidé. Le produit de cette imposition était partagé entre les Rettaba et le chef de la Zaouïa.

La tribu des Oulad Abd-en-Nour, dont l'insurrection était l'état normal, toujours prête à se livrer au désordre et ne demandant qu'un prétexte, quel qu'il fût, pour le commettre, fut tantôt soumise aux beys de Constantine, tantôt indépendante selon leurs caprices. Chaque fois qu'un Bey veut bien imposer son autorité, on les voit se retirer à l'abri d'un coup de main dans les montagnes de leurs alliés Chaouïa, attendre les colonnes turques et presque toujours les repousser avec succès. En 1830, Hossein Pacha, prévenu de la prochaine expédition que la France se disposait à diriger sur Alger, ordonna à El-Hadj Ahmed, bey de Constantine, d'accourir à son aide avec les contingents de la province. Devant l'annonce de la guerre sainte, toutes les haines particulières s'éteignirent, on ne songea plus qu'à aller combattre les chrétiens. Les Oulad Abd-en-Nour s'empressèrent de fournir un contingent de 300 cavaliers choisis parmi les plus braves et les mieux montés.

Nous allons laisser la parole aux vieillards de la tribu qui assistèrent à cette campagne : « Le contingent de la province, recruté dans toutes les tribus, formait un effectif de trois mille cavaliers, environ. Arrivés auprès d'Alger, on nous fit camper sous le Bordj-el-Harrache (la Maison-Carrée), et ce n'est que quelques jours après que nous aperçûmes devant la baie les premières voiles de la flotte française.

« Quand on apprit que le débarquement avait eu lieu sur la plage de Sidi-Ferruch, on nous dirigea en toute hâte sur ce point. Le débarquement s'était déjà effectué, et nous vîmes le camp de l'armée ennemie établi sur la plage. Le lendemain, le bey, qui s'était mis à notre tête, nous forma en masse et nous

fit pousser une charge sur l'aile gauche des Français. Cette attaque de nos cavaliers obtint un excellent résultat, car nous parvinmes à pénétrer dans les retranchements des Français et à mettre le désordre dans leurs rangs. Notre manœuvre avait été si bien combinée et tellement subite, que l'ennemi, probablement étonné à la vue de cette multitude arrivant au galop et en poussant des cris, n'eut pas le temps de faire usage de ses armes à feu.

« Ce premier succès ne fut pas de longue durée. On nous avait annoncé que nous jetterions les Français à la mer; mais ceux-ci, aussitôt revenus de leur première surprise, prirent l'offensive, et, à leur tour, nous chargèrent à la bayonnette. En un mot on nous chassa avec des pertes sensibles du retranchement dont nous croyions nous être rendus maîtres. L'armée ennemie ayant avancé, s'empara de notre camp et nous perdîmes là tous nos bagages. Après cet échec, on nous fit replier du côté d'Alger. On nous arrêta sur les hauteurs où quelques nouvelles tentes et des provisions nous furent apportées de la ville pour remplacer nos bagages perdus, comme nous l'avons dit, à la première attaque de l'ennemi. Mais nous étions destinés à ne pas jouir longtemps de notre nouveau matériel. Il nous fut enlevé, pour la seconde fois par l'infanterie ennemie (probablement dans le combat du 29 juin). Peu après les Français étaient maîtres d'Alger et nous rentrions dans notre tribu. »

En quittant les environs de la Zaouïa du marabout de Sidi-Yahya, la route, toujours tracée à travers de vastes plaines, passe au hameau de Djerman, puis à quelques lieues plus loin au village de Saint-Arnaud, situé dans la tribu des Eulma. Ce centre européen, créé depuis quelques années, pourrait être appelé à un avenir excessivement prospère. Les terres environnantes sont d'une richesse proverbiale dans la province et ne demandent qu'à être exploitées par des cultivateurs intelligents. En sortant de ce village, on voit dans le fond de la plaine, à gauche, une montagne en forme de pain de sucre, au pied de laquelle s'étalent de vastes marais salsugineux. C'est le Djebel-Braham, que les faiseurs de légendes arabes nomment *Sidi-Braou*. Les marabouts du pays prétendent que, lors de l'invasion

musulmane, les guerriers chrétiens de Sétif et des environs qui combattaient le flot envahisseur firent de cette montagne le lieu de refuge, ou plutôt l'*ambulance* de leurs soldats blessés. Quant toute l'armée chrétienne eut été renversée dans la poussière, le général musulman demanda ce qu'étaient devenus les blessés réfugiés sur la montagne. Ses lieutenants lui répondirent *Sidi, braou*, c'est-à-dire : Seigneur, ils sont guéris, — parole commémorative qui servit désormais à désigner cette montagne. La légende ajoute que les conquérants gravirent les hauteurs et massacrèrent tous les chrétiens qui ne consentirent pas à embrasser la religion de l'Islam.

L. FÉRAUD.

Interprète de l'Armée.

(A suivre)

